

The Angels' Share
Un conte moderne

La part des anges, Grande-Bretagne / France / Italie, 2012, 1 h 41

Asher Pérez-Delouya

Number 285, July–August 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69695ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pérez-Delouya, A. (2013). Review of [The Angels' Share : un conte moderne / *La part des anges*, Grande-Bretagne / France / Italie, 2012, 1 h 41]. *Séquences*, (285), 48–48.

The Angels' Share

Un conte moderne

Le dernier Ken Loach (2012) plante le décor : une ville, Glasgow, et une jeunesse qui n'a pas connu autre chose que la crise avec pour tout avenir le chômage, devenu inexorable pour cette génération. Or, grâce à un scénario hors pair signé Paul Laverty, cette situation met en place la rencontre d'une bande de quatre jeunes condamnés à des travaux communautaires d'une part, et leur rencontre avec un éducateur de l'autre. Celui-ci les initie à l'art de la dégustation du whisky. **The Angels' Share** nous offre une métaphore sur le temps, le temps étant normalement antinomique de la jeunesse. Mais ce film montre également une métamorphose qui s'opère, sans cliché. Il s'agit d'un conte moderne très réussi pour un sujet traité souvent dans la morosité, alors qu'ici l'humour y a une place prépondérante.

Asher Pérez-Delouya

Prix du jury du Festival de Cannes en 2012, *The Angels' Share* est un conte moderne qui veut envoyer un message d'espoir à une jeunesse qui n'a connu que la crise, le chômage et la survie, au risque de la délinquance. Il n'y a pas de travail et, par conséquent, pas d'espoir d'accéder à mieux, comme au temps de leurs parents ou de leurs grands-parents.

Paul Laverty a écrit un scénario magistral. Ces quatre jeunes gens vont tenter de s'en sortir avec ce qu'ils sont : de petits délinquants. La possible accession à mieux se fera par une allégorie à travers le whisky. Celui-ci est en quelque sorte la représentation du temps qui transforme, qui bonifie. En outre, l'art de la dégustation permet d'apprécier la force du temps. Entre le whisky et cette jeunesse sans avenir, le scénariste a construit une histoire qui se tient. La jeunesse a toujours eu du mal à concevoir le temps, par définition. Or, par l'intermédiaire du whisky, le temps va se construire.

Les images sont justes, alternant la caméra à l'épaule et les plans fixes. Les premières scènes, assez longues, sont filmées en gros plans avec des voix off; les sentences tombent et le spectateur a parfois l'impression d'être juge.

Parmi les personnages, Robbie (Paul Brannigan) surtout avance lentement, tranquillement et son évolution ultime est représentée dans une des dernières scènes avec le cadeau – véritable don –, signe de la reconnaissance d'une jeunesse à un monde adulte qui n'est plus menaçant. Le personnage d'Henri, construit tout en finesse malgré sa bonhomie, est touchant sans sombrer dans des excès mélodramatiques. Il s'attache à Robbie et aux autres et tente, comme il le peut, de leur enseigner l'art de la dégustation et, à travers elle, d'appivoiser le temps comme tremplin à un dépassement.

Ken Loach a signé une réalisation soignée. Les images sont justes, alternant la caméra à l'épaule et les plans fixes. Les premières scènes, assez longues, sont filmées en gros plans avec des voix off; les sentences tombent et le spectateur a parfois l'impression d'être juge. Deux scènes marquantes – celle du passage à tabac de Robbie et celle où il bat un jeune homme – sont d'une violence inouïe, jamais gratuite, et d'un réalisme qui ne vient pas heurter

le spectateur. Les mots n'ont plus une fonction de catharsis; les poings parlent pour représenter le vide, le désarroi. Les images arrivent à montrer que cette jeunesse anglaise, loin des quartiers chics, n'avait d'autre choix que de créer une langue qui lui est propre : celle des poings. Or, la langue des poings va tranquillement, par le biais de la dégustation, devenir langue du goût et de l'odorat, comme un poème qui décrira ce que le palais et le nez découvrent : un monde nouveau, un monde des possibles.



La langue des poings devient langue du goût et de l'odorat

Enfin, le ton, habituellement plus lourd dans ce genre de portrait, est ici plus léger. L'humour occupe une large place, toujours bien dosé. La langue de Shakespeare a des accents de banlieue et rend très bien le réalisme de cette jeunesse complètement paumée. Parfois, le spectateur est quelque peu perdu, tant cette langue ressemble à un « pubilecte », incompréhensible par définition au monde des adultes. C'est la frontière que ces jeunes gens ont érigée pour recréer une famille qui leur est propre. Et la nouvelle langue des sens va arriver à faire oublier cette frontière car elle arrive à se marier à ce qu'ils sont.

N'oublions pas la direction photo signée Robbie Ryan, simple, crue, sans artifices, évoluant vers des couleurs plus pastel vers la fin et signant peut-être le point de vue de l'auteur : y a-t-il encore des anges lorsque les démons se sont tant acharnés contre la vie ?

■ **LA PART DES ANGES** | Origine : Grande-Bretagne / France / Italie – Année : 2012 – Durée : 1 h 41 – Réal. : Ken Loach – Scén. : Paul Laverty – Images : Robbie Ryan – Mont. : Jonathan Morris – Mus. : George Fenton – Son : Ray Beckett – Dir. art. : Zoe Wright – Cost. : Dani Miller – Int. : Paul Brannigan (Robbie), John Henshaw (Harry), Gary Maitland (Albert), William Ruane (Rhino), Jasmin Riggins (Mo), Roger Allam (Thaddeus), Siobhan Reilly (Leonie), Charles Maclean (Rory), James Casey (Doug), Paul Donnelly (Jamie) – Dist. / Contact : Séville.